

Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 5 (1913)
Heft: 4

Artikel: La guerre et les crises industrielles
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-382977>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

en fabrique et qu'il ne fasse absolument rien pour la protection de l'enfant occupé au travail à domicile, bien plus nuisible encore dans la plupart des cas que le travail dans les fabriques.

Enfin, ce que les parents pauvres ne comprennent pas non plus, c'est que le législateur préfère voir les enfants souffrir de faim ou de froid à domicile, au lieu de leur permettre de gagner leur pain que des parents « imprudents » se trouvent incapables de leur procurer.

Si nous approuvons, malgré toutes ces réflexions, les dispositions prévues au projet de revision, c'est que nous espérons voir le pouvoir du prolétariat conscient grandir au point de réaliser des réformes réelles dans un délai beaucoup plus court que celui qu'il fallut pour obtenir les réformes très imparfaites par la revision de la loi sur les fabriques.



La guerre et les crises industrielles.

Non seulement la soi-disant surproduction et les salaires insuffisants produisent les crises industrielles.

Ceux qui accusent le capitalisme international d'être le principal responsable des crises industrielles disent vrai, mais cette accusation ne contient pas toute la vérité.

Avec le capitalisme international, dont ils sont devenus les serviteurs et les exécuteurs attitrés, les gouvernements des différents pays, dans leur soif de gloire et de pouvoir, sont continuellement en quête pour voler du terrain au voisin.

Le nationalisme et le patriotisme sont des moyens faciles pour griser les masses populaires. Ils permettent à un moment donné de pousser les peuples aux plus grands sacrifices pour le militarisme et pour la guerre. Après une guerre, messieurs les capitalistes et les représentants des gouvernements, appelés diplomates, souvent bien à tort, se réunissent pour s'entendre sur le partage fraternel du gâteau ayant fait l'objet de la guerre.

Le peuple sacrifie les meilleurs de ses fils. Il souffre cruellement de la misère et du désordre général causés par la guerre, pendant que les classes possédantes vivent tranquillement de leurs provisions en attendant d'empocher les fruits de la victoire ou de l'arranger avec les voisins le mieux possible une fois la guerre terminée.

Aujourd'hui encore, les masses populaires, tous ceux qui vivent d'un travail honnête n'ont toujours pas reconnu leurs vrais ennemis. Il paraît qu'il faudra encore bien des expériences avant que la raison saine ait vaincu définitivement les croyances.

Nous avons déjà assez souvent parlé de l'effet désastreux des guerres et du militarisme pour les classes pauvres.

Cette fois, nous tenons à faire ressortir un fait se rapportant aux récentes guerres et qui intéresse tout particulièrement les syndicats ouvriers. Ce sont les crises produites dans certaines industries par l'effet des guerres, crises qui s'étendent bien au delà des pays directement atteints par la guerre. Voici d'abord certaines constatations qu'a fait le camarade *Corn. Mertens* dans le *Journal des Correspondances* * :

« En Belgique, ainsi qu'en Hollande, les diamantaires se ressentent en tout premier lieu de chaque guerre. Celle des Balkans a exercé une influence formidable sur le nombre de chômeurs dans cette profession.

Les journaux de l'Autriche et d'Hongrie nous renseignent que la guerre a créé une situation telle dans ces pays, que les militants des syndicats n'ont plus connue depuis des années.

Depuis des mois, les peuples y souffrent sous l'influence paralysante du danger de guerre.

Tandis que la situation industrielle est florissante dans d'autres pays, ces nations souffrent d'une crise économique qui ne s'était plus présentée depuis plusieurs années. La guerre paralyse le commerce et le trafic, et spécialement la production industrielle. Cependant ces deux pays ne sont pas impliqués dans la guerre.

Cette situation n'est pas si grave pour les capitalistes. Ils ont soigné, grâce à l'exploitation des travailleurs, pour une pomme pour la soif. Ils ne doivent pas craindre les journées douloureuses du lendemain. Il en est tout autrement pour les familles ouvrières. Le maigre salaire des ouvriers ne permet pas de se créer une réserve pour les jours qui suivent. La hausse continue des prix des vivres absorbe bien vite les quelques misérables francs gagnés par les travailleurs. La crise économique apporte en tout premier lieu la misère dans les foyers ouvriers. Des milliers d'hommes vigoureux furent appelés sous les « armes de la patrie ». Pendant de longs mois, ils durent rester dans les casernes, les forts ou aux frontières, tandis que les femmes, les enfants, les parents, frères et sœurs, souffrent de la plus atroce misère.

Ceux des travailleurs qui ne furent pas atteints par la mobilisation et qui n'étaient pas forcés d'aller à la frontière de la « patrie », pour tenir à distance le soi-disant ennemi, étaient frappés par un chômage général ou subirent dans les industries moins touchées par la guerre, un chômage partiel et ne touchaient qu'une paye dérisoire.

C'est ainsi qu'une misère après l'autre frappait la classe ouvrière.

Et rien, rien ne laisse espérer la moindre amélioration à cette situation.

* Organe de publication de la Commission syndicale en Belgique.

Pas une seule branche d'industrie ne peut être citée où les travailleurs ne sont frappés par cette conjoncture.

Dans l'industrie textile, où travaillent généralement des milliers de travailleurs et où les usines ne sont pas complètement fermées, l'on ne travaille qu'une très courte journée. Dans la métallurgie, l'activité règne seulement dans les usines où l'on fabrique des armes pour la guerre. Dans toutes les branches de l'industrie du vêtement, des milliers et des milliers de travailleurs sont voués à la famine, tandis que l'industrie du bâtiment est frappée dans la plus large mesure. En un mot, partout où nous fixons nos regards, nous voyons la production frappée de paralysie et partout le chômage, la misère et les privations régner dans les familles ouvrières.

Il est naturel que dans toutes ces conjonctures, les syndicats ouvriers ont énormément à souffrir. Pendant les années de crises les plus fortes, où le chômage avait pris la plus grande extension, la classe ouvrière n'a jamais vécu des moments aussi terribles.

Dans les derniers mois, les indemnités versées et le nombre de jours de chômage ont doublé en comparaison de l'année précédente. Et cela est énorme.

Il est donc compréhensible que les militants des organisations syndicales de ces pays désirent ardemment la fin de cette maudite guerre, car aussi longtemps qu'elle durera il ne faut pas songer à une reprise de l'activité commerciale ou industrielle.

Et il faut encore attendre longtemps avant que la situation normale sera rétablie et avant que l'on pourra travailler sérieusement au relèvement de l'organisation ouvrière si terriblement éprouvée par la guerre.

Lorsque la fin de la tuerie aura sonné, les militants des syndicats de ces deux pays — et spécialement ceux de l'Autriche — sauront faire l'effort nécessaire pour réorganiser les syndicats avec le concours de tous ceux qui n'avaient pas jugé nécessaire de se syndiquer et qui ont, par conséquent, le plus souffert de la guerre, puisqu'ils n'étaient pas soutenus par les syndicats.»

En Suisse, ce sont les industries les plus diverses qui ressentent l'effet désastreux des guerres. Ainsi l'industrie horlogère, la bijouterie et la fabrication de boîtes à musique ont énormément souffert de la guerre turco-italienne et de la guerre balkanique. La broderie et certaines branches de notre industrie des métaux ressentent aussi très sérieusement l'effet des guerres. Finalement, la rareté, c'est-à-dire le prix énorme de l'argent menace de paralyser l'industrie du bâtiment dans certaines villes suisses. Ainsi un désastre entraîne l'autre et une fois que les affaires

reprindront, les locataires seront de nouveau exploités par les proprios, puisqu'on n'aura presque rien bâti pendant des années. Nous aurons bientôt l'occasion de prouver par des chiffres combien nos fédérations syndicales en Suisse ont dû verser de secours en plus pour soutenir les nombreux chômeurs syndiqués qui manquent de travail, grâce aux effets des guerres.

Et les non-syndiqués et les indifférents qui ne sont secourus d'aucune façon ?

Sans doute que cela ne leur donnera pas du pain sur la planche d'avoir voulu être plus malins que les autres en restant en dehors du syndicat, en se moquant du mouvement ouvrier pendant la dernière période de prospérité.

Espérons qu'il en sera comme le camarade Mertens le dit si bien à la fin de son exposé.

« Ils comprendront mieux maintenant que si le prolétariat du monde entier était bien organisé, il ne saurait être question d'une dévastation aussi meurtrière et aussi effroyable — comme celle qui s'accomplit depuis ces derniers temps dans les Etats balkaniques — et que la paix et la fraternité règneraient entre les peuples.»

Le Premier Mai fournira à tous l'occasion de montrer à quoi les travailleurs en sont dans cette société.



Les deux facteurs des révolutions.

Toutes les révolutions qui ont modifié profondément les rapports établis entre les hommes se sont produites sous l'influence des deux facteurs étroitement liés entre eux: *la science* et *la conscience*. Dans la société primitive, dont la science est nulle ou rudimentaire, dont l'outil grossier est d'un rendement limité, le communisme est la forme d'organisation la plus répandue. La société primitive n'ayant rien à partager et tout à acquérir, ignorante de tout, inconsciente d'elle-même, lutte en groupant ses membres pourvus des mêmes droits, autour du même foyer. Tous ont un même intérêt: le salut commun. D'ailleurs, encore aujourd'hui, ne constate-t-on pas une solidarité plus grande entre pauvres qu'entre riches, entre ceux qui sont victimes d'une catastrophe cosmique ou d'un malheur social qu'entre les autres membres de la société, entre gens de la même profession qu'entre gens de professions différentes ?

Avec le progrès de la science, l'outil plus parfait rend la production plus abondante et plus rapide. Ceux qui, les premiers, réussissent à bénéficier des découvertes scientifiques, arrivent non seulement à satisfaire leurs besoins immédiats, mais encore à faire des réserves: ils n'ont plus intérêt à maintenir le contrat communiste, qu'ils rompent, conscients de leur supériorité. Une révo-